

CLEC – UAICF

66^e CONCOURS LITTÉRAIRE (2017)

Section 2 : Prose à sujet libre

J'ai dit oui

Daniela Laurans, 1er prix

Publié dans *Le dévorant* n°291

« Le lotissement est très tranquille, vous vous sentirez bien dans ce quartier, vous verrez ! » La visite de la maison s'était soldée par une franche poignée de main avec l'agent immobilier, la manière du geste laissant deviner que nous allions acquérir ce bien. Une maison mitoyenne de banlieue pavillonnaire, l'un de ces prétendus quartiers « au vert », de ceux présentant tous les désavantages d'une vie aux lisières de la ville et n'offrant nullement les charmes des paysages bucoliques.

C'est pour cela que je n'aime pas l'amour. Parce qu'ensuite, on fait les choses par amour plutôt que par envie. Voilà pourquoi. Voilà comment on en arrive à ce qu'on ne souhaite pas. Cette démangeaison depuis tout à l'heure, persistante. Sans doute le frottement de la fermeture éclair sur ma peau.

« Conformément à la loi, je vais vous donner lecture des articles 212, 213, 214, 215 et 371-1 du Code Civil : Article 212 : Les époux se doivent mutuellement... »

Peut-être devrais-je apprendre à cuisiner. Au minimum, l'envisager. Pas par envie. Par amour. L'autre jour au bureau, Madeleine me racontait sa dernière recette en date, une nouvelle création. Un sauté de veau... ou de bœuf, enfin un plat de viande. Madeleine est bavarde. Lorsqu'elle est arrivée dans le service, en quelques jours j'ai su plus de détails de sa vie qu'elle n'en aura jamais sur la mienne. Elle dit « Je le prépare au Thermomix. » Je demande : « C'est quoi un Thermomix ? » Elle s'étonne : « Enfin Charlène ! Sur quelle planète vis-tu ? D'ailleurs, il t'en faudra un maintenant ! » Maintenant que...

Démangeaison tenace, dès que c'est terminé, je demande à Lisa de me dégrafer cette robe, je n'en peux plus tellement ça gratte.

« Article 213 : Les époux assurent ensemble... »

Madeleine assure côté cuisine, je l'admets volontiers. Elle a même créé un blogue. Il est très visité. Elle y publie la plupart des recettes qu'elle invente : « Mon robot multifonction et moi. »

Bof. J'aurais choisi autre chose comme nom, je ne sais pas... « Une Madeleine de Proust » tiens !

Pour commencer à cuisiner, je pourrais peut-être tester une recette très simple de madeleines, un début de vie culinaire poétique. Michel Houellebecq a écrit : « La chimie rend heureux, la poésie rend triste... » Bon... c'est du Houellebecq. Pour ma part, je combine un peu des deux, des

antihistaminiques et *Les Fleurs du mal*, une association de molécules qui me rend électriquement neutre.

Le frottement de cette fermeture éclair sur ma peau me gêne terriblement. Cette robe est trop sophistiquée. Très belle, mais trop sophistiquée. Le tissu est irritant.

« Article 214 : Si les conventions matrimoniales ne règlent pas la contribution des époux... »

On l'a achetée la maison du lotissement bien tranquille. Les anciens propriétaires ont laissé un vélo d'appartement dans l'une des chambres de l'étage. Ils nous ont demandé si ça gênait. On a dit : « Pas du tout ». Eugène a même ajouté : « Au contraire ! N'est-ce pas Charlène ? Toi qui justement voulais refaire un peu de sport ! » À ce moment précis, déclenchement de ma première crise d'urticaire. Suivie de bien d'autres. Une plus importante le jour où Eugène a voulu m'offrir un ballon de Pilates.

La crise, il a pensé que c'était à cause des pollens, en effet la saison s'y prêtait. J'ai laissé croire.

« Article 215 : Les époux s'obligent mutuellement... »

J'aurais pu refuser pour l'achat de la maison, je n'étais pas obligée d'accepter cette vie aux lisières. Je n'ai pas dit non. J'ai dit oui. Comme pour la robe sophistiquée. Enfin, la robe je l'ai choisie. Mais pour qui ? Est-ce qu'on choisit vraiment ? Le vélo d'appartement calme mes éruptions cutanées, je pédale trente minutes, la crise passe.

« Article 371-1 : L'autorité parentale est un ensemble de droits et de devoirs ayant pour finalité... »

Eugène m'a prévenue avant l'entrée dans la salle. Il s'est approché, m'a susurré rapidement : « Tu te souviens Charlène que ma mère tenait absolument à t'offrir un cadeau spécial. Je t'avertis, feins la joie et l'enthousiasme et prépare ton cachet d'antihistaminique, le cadeau c'est un Thermomix. »

Ma mère, quant à elle, m'a trouvée magnifique tout à l'heure dans ma robe. Elle m'a dit : « Charlène tu es superbe ! Je te trouve élancée, plus musclée même ! As-tu donc repris le sport ? »

Peut-on qualifier cela de sport ? J'ai répondu : « Oui et non. Deux ou trois fois par semaine... du vélo d'appartement. » Elle a fait une drôle de grimace : « Du vélo d'appartement ? Ce n'était pas ton genre avant, si ? Achète un Thermomix et le tableau sera parfait ! » Mon genre avant quoi exactement ?

« Mademoiselle Dubois Charlène, consentez-vous à prendre pour époux Monsieur Piaget Eugène, ici présent ?

– Oui je le veux.

– Monsieur Piaget Eugène, consentez-vous à prendre pour épouse Mademoiselle Dubois Charlène, ici présente ?

– Oui je le veux.

– Au nom de la loi, je déclare Monsieur Piaget Eugène et Mademoiselle Dubois Charlène unis par le mariage. »

Moi aussi, tout comme Madeleine, je pourrais bien créer un blogue. Pas un blogue de cuisine, en toute logique, puisque je ne cuisine pas. Pas encore. Le mien s'appellerait « Mon vélo d'appartement et moi ». Il conviendra que j'invente beaucoup et que je m'imagine une vie de blogueuse si je souhaite avoir quelque chose à y raconter parce que, comme l'avait précisé l'agent immobilier, le lotissement est très tranquille. L'idéal pour de futurs mariés ! avait-il ajouté.

« Ah, Lisa, je te cherchais ! Oui oui, tchintchin, mais j'ai plus urgent ! Pourrais-tu dégrafer discrètement ma robe pour deux minutes ? Vite Lisa ! Mais oui Lisa, je suis sûre ! Maintenant s'il te plaît, il y a urgence, c'est une crise d'urticaire ! »

Elle a dit oui.

La montre

Christian Doggwiller, 2e prix

Publié dans *Le dévorant* n°288

L'année de mes six ans fut marquée par la naissance de mes deux sœurs jumelles Léa et Cécile. Cette double irruption avait fatigué maman, et mes parents décrétèrent à mon insu que l'épanouissement de l'enfant turbulent que j'étais commandait de m'envoyer passer les vacances d'été chez mes grands-parents. « Turbulent » était à cette époque le qualificatif le plus fréquemment utilisé par mes proches. Mais selon les circonstances et la clémence de ceux qui furent les acteurs ou les témoins de mon éducation, la gamme des épithètes dont on me gratifiait allait de « éveillé » à « infernal ».

Voilà qu'après m'avoir porté en ventre, nourri, choyé, ma mère permettait à deux piailleuses de me voler son affection. La rancœur me tenailla et je ne vis plus en mes géniteurs que deux êtres indignes et cruels prêts à m'abandonner en pleine cambrousse. Quant à Thomas, ce maudit frère aîné, ravi de se voir enfin débarrassé d'un frère encombrant, il se rendait le complice fourbe et silencieux de cette trahison.

Le jour de mon départ, décidé à faire payer le prix de leur cruauté à mes parents, dans un triomphe intérieur exalté par le désarroi grandissant que je leur causais, je feignis de ne pas les entendre ou je répondis à leurs ébauches de conversations par des hochements de tête insignifiants et par d'imperceptibles bredouillages. Ce n'est qu'après le septième arrêt de notre voyage qui en comptait neuf, que je dus forcer mon attitude tant la difficulté à refouler ma peine grandissait à mesure que l'heure de la séparation approchait.

Quand mes regrettés tyrans me quittèrent, je fis preuve d'un courage inouï pour repousser les épanchements humides et *reniflants* dont mes grands-parents furent les témoins attendris. Grand-mère à qui je n'avais pas encore donné le sobriquet que j'ai gardé longtemps secret, m'adressa des sourires compatissants tandis que grand-père me tapota l'épaule en suggérant un exutoire à mon déchirement : « T'as raison p'tit, pleure si t'en as envie. Quand t'auras fini, tu s'ras un homme. » C'est avec honte que les jours suivants je considérai les pitoyables aveux de mon chagrin.

Cet exil que j'avais inconsidérément redouté ne mérita pas le trouble que sa perspective m'avait causé. S'il m'arriva parfois de redevenir secrètement le petit garçon exploré du premier jour, mon séjour estival se révéla finalement plutôt plaisant. C'est ainsi que maman, papa, Thomas, Léa et Cécile reconquirent mon estime.

Dès les premières semaines qui suivirent la rentrée scolaire, mes résultats confirmèrent durablement les bienfaits de ces vacances sur mon tempérament.

Un nouvel été arriva. Je ne sus pas si mon talent épistolaire y fut pour quelque chose, mais la réponse aux quelques lignes que j'avais méticuleusement rédigées avec l'espoir non dissimulé de renouveler mon séjour ne tarda pas à arriver. Un soir de juillet, les joues encore mouillées du déluge des baisers familiaux, j'entamai ma seconde villégiature.

Une tendre complicité s'établit rapidement entre grand-père et moi. Je crois que tout a commencé ce midi où grand-mère nous avait servi sa sempiternelle salade de concombres. D'un ton péremptoire et épilouant sur les bienfaits des vitamines, elle avait exigé que je termine mon assiette. Mon cher grand-père, qui n'avait sans doute aucune estime pour lesdites vitamines, fit diversion en feignant de flairer une odeur de brûlé et, profitant de l'affolement, vida subrepticement le contenu de mon assiette dans celle de grand-mère. À son retour, celle que je venais de surnommer secrètement « Mémé-concombre » dévora les deux rations de cucurbitacées en me souriant malicieusement. Jusqu'à la fin du repas, j'eus un mal fou à contenir mon hilarité que grand-père relançait en me décochant des œillades qui en disaient long sur notre connivence. Je ne compris que bien plus tard ce que le sourire de grand-mère témoignait de mansuétude et je me demande maintenant si je ne fus pas alors victime d'un subterfuge destiné à me ménager sans écorner l'autorité de Mémé-concombre.

Avant la messe dominicale, grand-mère quittait son tablier délavé puis s'éclipsait pour s'endimancher. Guindée dans une robe stricte, elle s'attifait d'un bibi de feutre gris qu'elle portait avec componction, mais que je trouvais grotesque. Grand-père ne l'accompagnait jamais. Parfois il renvoyait grand-mère à ses bondieuseries en citant Hugo : « C'est de l'enfer des pauvres qu'est fait le paradis des riches. » D'autres fois, il braillait son incroyance : « Le paradis, des foutaises, et l'enfer j'lai déjà connu à Verdun, moi. » Souvent, il me relatait l'horreur des combats, les détonations incessantes que parfois couvraient atrocement les hurlements des frères d'armes blessés, la noria des brancards et des véhicules entre le front et l'arrière, les médiocres repos, les ondes de peur qu'il fallait surmonter. Il domptait son verbe impétueux par de longs silences dont je me demande encore s'ils étaient destinés à apaiser les affres de sa mémoire ou à laisser ses mots prendre tout leur poids. Quand il ne relatait pas l'histoire de sa vie, il me contait Perrault, m'invitait chez les frères Grimm d'où nous regagnions notre siècle en compagnie de Marcel Aymé. Grand-père était un conteur remarquable. Son éloquence me tenait en haleine des heures entières. Pourtant, parfois, Mémé-concombre qui avait un gout prononcé pour les métaphores l'interrompait en lançant d'un ton goguenard : « Tu l'ennuies, Charles, avec tes diarrhées verbales ! » Avant de reprendre son récit, grand-père se roulait une cigarette nonchalamment en attendant le départ de « l'enquiquineuse ».

Chaque après-midi, grand-père m'entraînait dans d'interminables promenades. De prairies en clairières, de marais en ruisseaux, il me dévoila la campagne qu'il connaissait par cœur. Son savoir des choses de la nature se révélait à moi, petit citadin qui ignorait jusqu'alors ce que le métier de garde-forestier lui avait distillé de connaissances et de richesses. Je fus converti en éleveur de grillons, je devins fort comme un bucheron, j'acquis la patience des ornithologues puis la minutie des botanistes. Nanti d'un probable atavisme terrien, j'accumulais sans peine, termes vernaculaires et savants latinismes. À la faveur d'une souche ou d'un carré de verdure, nous faisions les pauses que le cœur fragile de grand-père nous imposait. Ce qu'il était taquin grand-père malgré son âge ! Mais je lui rendais bien. J'adorais ce jeu qui consistait pour moi à tirer d'un coup sec la chaîne de sa montre de gousset pour la faire jaillir de la vaste poche du pantalon de velours marron. Souvent, une main rassurante de solidité se refermait sur mon poignet, retenant à l'abri l'objet de ma convoitise. L'incongruité de nos éclats de rire troublait alors cette profonde sensation de paix et d'harmonie dégagée par la nature. Nous rentrions fatigués, mais ravis, parfois sous la réprobation d'une Mémé-concombre inquiète et irritée d'avoir dû nous attendre

pour le repas.

Bien des étés suivirent, riches d'émotions, de secrets échangés, de rires quotidiens, témoins de la tendresse partagée qui nous liait.

Quand j'atteignis l'âge où l'amour rivalise avec l'acné, grand-père était affaibli. Un jour de février, dans le regard de ma mère et sans même lire le télégramme que je vis sur la cheminée à mon retour du collège, je compris que le cœur fragile en avait eu assez de battre, assez de se battre. Plus un été ne serait comme avant. Je venais de découvrir la vie dans ce qu'elle a de plus injuste et de plus cruel. Ce soir-là, dans ma tête, ce fut Verdun. Je m'enfuis dans ma chambre, me désemplir d'interminables larmes et mourir pour une nuit.

Les années passèrent et chaque été je rendis visite à grand-mère. Les concombres que je détestais auparavant devinrent un délice à côté de la nostalgie qui m'envahissait alors.

Le jour de mon vingtième anniversaire, grand-mère à qui je venais d'avouer le surnom dont je l'affublais depuis l'épisode des concombres, m'offrit la montre de celui qui avait partagé sa vie.

D'une voix déformée par l'émotion, elle me glissa ces mots : « Tu as les mêmes initiales que lui. Elles sont gravées à l'intérieur. Il aurait tant aimé te la donner lui-même. »

Dans les mois, les années qui suivirent, naufragé volontaire de ces reflux du temps où le chagrin martèle les cœurs écorchés, j'écoutais ma mémoire pleurer en sourdine. Je serrais alors dans ma main la montre de grand-père et j'en actionnais le remontoir comme pour relancer le cœur fragile de mon héros de Verdun. Je sentais alors se fermer sur mon poignet sa main vive et solide. Je la sentais vraiment.

Elsa dans l'ombre

Martine Ferachou, 3e prix

Publié dans *Le dévorant* n°289

Dans le brouhaha général, il se leva brusquement, lança un tonitruant « la séance est levée » et sortit de la salle en claquant la porte. Il se mit à faire les cent pas dans le couloir, et à jurer, comme à son habitude les jours de grande colère, en patois limousin ! Milloudiou ! C'en était assez ! Cette polémique n'avait que trop duré ! Et, de toute façon, elle n'avait plus sa raison d'être, puisqu'on était le 24 mai 1922, veille de l'inauguration, en grande pompe, de la stèle de granite bleu...

Tout était fin prêt ! Le ruban tricolore, le coussin rouge, les ciseaux, les gerbes de fleurs, l'harmonie municipale... Le préfet en personne allait œuvrer devant un parterre d'élus locaux, de personnalités diverses, mais aussi de nombreux citoyens anonymes...

Alors, à quoi bon tergiverser encore et encore ?

Monsieur le maire se saisit de sa casquette et décida d'aller prendre l'air pour calmer son courroux. Dans la modeste salle de réunions, les langues s'étaient tues, les visages s'étaient

fermés. Personne, cependant, n'avait tenté quoi que ce soit pour retenir Henri Bordes, le raisonner ou le suivre... Cela eut été vain ! Son caractère impétueux était connu de tous. Il saurait contrôler, seul, son mouvement d'humeur.

Henri franchit le seuil de la mairie et se retrouva sur le perron, ébloui par le soleil couchant de cette belle journée de mai. Quelques mètres seulement le séparaient de la place sur laquelle se dressait l'objet de tous ses tourments. Il les parcourut rapidement, bras croisés derrière le dos. Des mois, songeait-il encore, que le conseil municipal se déchirait sur cette question : « Devait-on accepter la proposition de Monsieur Desnoyer ? »

Diantre ! Comme si mille francs de rente, cela se refusait... Monsieur le maire connaissait mieux que personne les finances de sa commune. Si elle n'avait pas perçu la donation Desnoyer, elle n'aurait pas eu les moyens de l'ériger, son monument « Aux enfants du pays morts pour la France ».

Bien sûr, si l'homme Desnoyer, natif d'ici, puis parti faire fortune à Paris, n'avait pas posé cette condition, pour le moins... saugrenue... la situation aurait été extrêmement simple ! Depuis ce jour de janvier où les élus municipaux avaient pris connaissance de la missive de Monsieur Desnoyer, la polémique n'avait cessé d'enfler !

La population, mise au courant par le bouche-à-oreille, s'était divisée en deux camps : les « pour » et les « contre », chacun développant des arguments tout aussi recevables.

Cette personne, déclaraient les uns, avait vraiment souffert le martyr et était décédée à cause de la guerre. Certes, rétorquaient les autres, cependant, elle n'était pas morte au combat, pour la France ! Le président de l'Association des anciens combattants de la Creuse avait été le plus vindicatif : « Malgré tout le mérite qui peut lui être attribué, je ne pense pas qu'on puisse lui décerner le même titre glorieux qu'à nos valeureux soldats ! »

Henri, perdu dans ses pensées, s'arrêta face au monument flambant neuf, encore caché, aux yeux de tous, par son drap inaugural. Quatre pierres d'angle reliées par des grilles en fer forgé cernaient l'édifice. La stèle qui reposait sur un socle à double assise, ferait honneur à la commune et glorifierait ses valeureux enfants ! C'était du bel ouvrage ! Une souscription publique avait été lancée pour sa réalisation. Quatre-vingt-dix-huit généreux donateurs s'étaient manifestés, mais, sans l'argent de Desnoyer...

Le riche fabricant de produits chimiques avait été le réel maître d'œuvre du projet et avait acquitté, sans sourciller, toutes sortes de factures, qu'elles soient revues à la hausse ou totalement imprévues. Était-ce cela qui avait décidé les concitoyens à réaliser son vœu ? Henri préférait croire que c'était le récit qu'il avait fait des événements, un certain soir de février, dans la salle des mariages de la mairie. Ce soir-là, la population masculine du village s'était déplacée en nombre et entassée dans les moindres recoins de la pièce. Les derniers arrivants, parkés dans le couloir sombre, étaient restés malgré tout, afin d'entendre, eux aussi, les raisons invoquées par le fortuné parisien pour justifier sa demande :

« Messieurs... chers amis... Laissez-moi, tout d'abord, vous remercier de m'autoriser, ce soir, à plaider ma cause... Je sais que ma requête en a choqué plus d'un parmi vous ! Je tiens à exprimer à ceux-là mon profond respect : des anciens combattants, pour la plupart, meurtris dans leur chair, écorchés dans leur cœur... Je comprends leurs réactions et le refus qu'ils opposent à mon souhait le plus cher. C'est donc aux autres, à tous les autres que je vais m'adresser, afin de les convaincre du bienfondé de ma demande. Voyez-vous, mes amis, en 1914, au début de cette terrible guerre, j'avais une famille... composée de garçons : trois fils... et un neveu... En 1915, mon aîné, Armand, a été envoyé en garde postée dans une vieille mesure de la campagne de Verdun. Un obus a littéralement pulvérisé la maisonnette, tuant

mon enfant, et ses compagnons. Quand elle a appris la nouvelle, sa mère a pleuré toutes les larmes de son corps, huit jours durant. Puis elle a jeté par la fenêtre, dans la cour de notre immeuble, tous ses vêtements de couleur ! Dès lors, toute de noir vêtue, elle a prié pour ses autres petits, égrenant son chapelet à longueur de journées, dans toutes les pièces de la maison. L'été de cette même année, Yves, notre plus jeune fils, trop longtemps privé d'eau potable, assoiffé comme tout son régiment, s'est désaltéré dans un ruisseau de bonne facture. En remontant le courant, les hommes ont trouvé un cheval mort, déchiqueté par quelque obus, dont les entrailles pourries souillaient l'onde transparente... Quelques semaines plus tard, dans des souffrances que je n'ose imaginer, Yves succombait... probablement à la dysenterie. Loin de nous... au fond d'un trou... comme un chien galeux ! Dans cet enfer de feu et de sang, personne ne s'était intéressé à son état de santé ! Maigre consolation : il a été soutenu dans ces derniers instants par un ami d'infortune qui, lui, a eu la chance de revenir... et nous a raconté !

La mère, quand elle a appris ce deuxième malheur, elle n'a même pas eu de larmes. Déjà, elle était tout entière desséchée ! Elle a cessé de parler, cessé de prier... Elle ne faisait plus rien de ses journées, passant du lit au fauteuil et du fauteuil au lit ! À quarante-trois ans à peine ! Pensez !

Louis, le cadet, a perdu un combat au corps à corps, et a été embroché d'un coup de baïonnette allemande, en 1916. Si j'avais pu cacher cette sinistre vérité à ma femme, je l'aurais fait ! Mais on ne cache pas le désespoir ! Mes yeux vides, mes épaules voutées, mon regard fuyant... Elle a compris que nous étions, tous deux, orphelins de nos enfants ! Je dis « orphelins », car la langue française n'a pas de mot pour exprimer cet état tellement contre nature ! Et, cette nuit-là, tous les cheveux d'Elsa sont devenus blancs... d'un coup ! Pour mon neveu, on n'a pas su ce qui s'était passé. On nous a annoncé son trépas en mars 1917... C'en était trop ! L'infâme guerre lui avait pris aussi l'enfant chéri de sa sœur, morte en couches ! Elsa a fait ses comptes, aucun de ses quatre petits ne reviendrait ! Aucun ! Alors, elle a cessé d'attendre... Elle a cessé de lutter pour sa survie... À la Noël 1917, elle est morte... de chagrin... Voilà... Désormais, vous connaissez l'histoire de ma famille... et, peut-être, me permettez-vous de voir mon souhait le plus cher se réaliser. »

Oui, Henri voulait croire que le récit bouleversant de Monsieur Desnoyer avait ouvert le cœur de ses concitoyens. Ce soir-là, nombre d'entre eux avaient quitté la salle la larme à l'œil. La foule s'était dispersée dans un silence de mort, laissant derrière elle la silhouette voutée d'un homme fini ! Deux mois plus tard, les hommes du village avaient massivement répondu « oui » au référendum organisé par la commune. C'était la seule chose qui comptait ! Peu importait les indécrottables vieux râleurs du Conseil municipal qui critiquaient encore la décision prise ! Sur la stèle de granite bleue, apparaîtrait, demain, aux yeux de tous, et pour la première fois de l'histoire, un nom de femme ! Juste en dessous des noms de ses quatre amours, serait gravé en toutes lettres, celui d'une mère, Elsa Desnoyer, accompagné de l'épithète : « Morte de chagrin. »